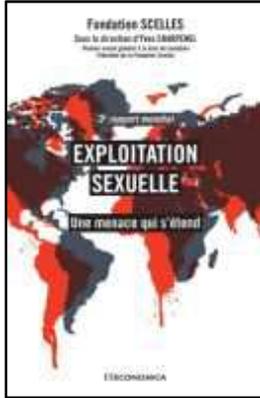




Paroles d'un client



Extrait de :

Fondation Scelles, Charpenel Y. (sous la direction), *Exploitation sexuelle - Une menace qui s'étend (3^{ème} rapport mondial)*, Ed. Economica, Paris, 2013.

© Fondation Scelles, 2013

Afin de tenter de cerner la personnalité du client - dans la mesure où il serait possible de réduire leur multiplicité en un seul individu-type -, l'étude du texte rédigé par un client dont le pseudonyme est « *Un mec !* », semble s'imposer d'elle-même, tant il réunit à lui seul l'essentiel des clichés relatifs à la prostitution.

Le client demeure le grand inconnu de la sphère prostitutionnelle. Lui qui est pourtant un des piliers du système, demeure neuf fois sur dix passé sous silence. Comme le notait déjà la Fondation Scelles en 2004, « Ne faut-il pas y voir l'expression d'un "inconscient collectif" qui se refuse à faire porter une importante partie des responsabilités sur le "consommateur", au profit de qui le marché est pourtant organisé ? ». Le client n'a été pris en compte dans la législation pénale française qu'en 2002.

La figure de ce personnage fuyant a été étudiée dès les années 1980 en Suède, notamment par Sven Axel Mansson. En France, il faudra attendre les années 2000 pour que le client suscite réellement de l'intérêt, avec notamment les ouvrages de Claudine Legardinier & Saïd Bouamama, Max Chaleil, ou encore le rapport de l'Assemblée nationale n°3334 sur la prostitution en France.

La démultiplication des femmes disponibles

Le client qui choisit comme pseudonyme « *Un mec !* » rapporte sa première expérience avec une escort-girl quand il avait 25 ans et qu'il habitait à Londres. Au préalable, il explique avoir été élevé par sa mère, « ouverte d'esprit, féministe, considérant « putain » comme la pire des insultes à faire à une femme ». Il indique ensuite avoir été pleinement conscient des enjeux de la prostitution, mais être tout de même passé outre ce qu'il nomme ses « principes » pour solliciter une escort-girl.

« *Un mec !* » fait son choix sur internet, en remarquant combien cette démarche ressemble fortement à celle de l'achat d'un objet du quotidien, « comme pour le choix d'une nouvelle TV sur Amazon ». Il note tout d'abord la facilité de la démarche et le grand choix proposé. Pour chaque femme, il y a une description qu'il qualifie de « technique » : photos, mensurations, commentaires des précédents clients, âge, langues parlées, boissons favorites, pratiques sexuelles. Premier constat dès cette description : aucune des catégories descriptives ne le choque, et pourtant, un biais évident apparaît dès leur lecture : la seule catégorie qui concerne véritablement la personne prostituée elle-

même, en tant qu'individu, réside dans ses goûts en matière de boisson. Le reste n'est que la description pragmatique des caractéristiques de l'objet que l'on envisage d'acheter.

Et encore... L'alcool, synonyme de moment de détente, d'ambiance festive, permettant de se laisser aller, est couramment utilisé par un certain nombre de personnes prostituées afin de se donner le courage suffisant pour endurer leur activité. Le champagne, qui sera finalement choisi, est connoté comme boisson d'élégance, de raffinement, de séduction. Il a également la réputation d'être l'alcool montant le plus vite à la tête. Ce choix n'est peut-être donc pas si innocent : il permet d'inscrire d'emblée le client dans un monde fantasmagorique luxueux, et de placer la personne prostituée en état de légère ivresse, afin de faciliter l'exercice de sa difficile activité.

Son choix porte finalement sur un mannequin russe (n'ayons pas peur des clichés) se prostituant la nuit (en moyenne 2000 € pour la nuit) chez elle ou à domicile. Une fois sa commande passée, l'auteur traduit au sein de son texte la tension qui l'habite, entre l'excitation grisante provoquée par l'acte (défi à l'éducation qu'il a reçue de sa mère, sensation de transgresser l'interdit, de faire quelque chose de répréhensible, d'être le « *bad boy* » des clips de rap) et la mauvaise conscience que cela engendre. Et c'est sans doute en réalité ce cocktail explosif qui l'excite autant.

La consommation sexuelle de femmes à l'infini

La femme qui lui ouvre sa porte est décrite comme l'antithèse de l'archétype de la personne prostituée de rue : il la décrit comme « gracieuse, charmante, loin d'être vulgaire, souriante ».

« Même si nous savions tous les deux ce que je faisais là, l'expérience, aussi courte soit-elle, était plus profonde que la simple relation

sexuelle qui allait suivre ». En réalité, c'est précisément parce qu'ils savaient tous les deux pourquoi ils étaient là que l'expérience a été « profonde ». Du fait de sa mauvaise conscience, il se sent obligé (une fois l'acte sexuel passé) de s'intéresser à elle, pour ne pas la réduire à un simple objet sexuel et surtout, par extension, pour ne pas se voir comme un banal et sordide client de personnes prostituées.

D'où son intérêt bien plus accru que lors d'un simple rendez-vous, d'autant plus que la femme en face de lui est avant tout une « commerçante », pleine de bonne volonté, obligée de séduire pour que le client soit content, pour être bien notée sur les forums - ce qui lui garantira plus de clients -, et éventuellement, pour que le client revienne.

C'est pour toutes ces raisons que cette expérience paraît à « *Un mec !* » beaucoup plus profonde qu'un simple rendez-vous entre deux individus, d'autant plus qu'il la décrit comme « proche d'une rencontre d'un soir, l'espoir amoureux en moins et l'ouverture d'esprit en plus [il n'a rien à prouver, c'est une prostituée, elle est là pour satisfaire ses moindres désirs]. »

« *Un mec !* » nomme le paragraphe suivant : « Le client est roi ». En cela réside pour lui la différence majeure d'avec ses expériences amoureuses passées. Le plaisir du client est premier. Il le décrit comme un « attrait non négligeable pour la sexualité masculine ». C'est même le tout premier attrait : la femme toujours disponible comme objet/lieu de réalisation des fantasmes masculins. On en revient à l'idée qui berce la civilisation humaine selon laquelle les femmes sont avant tout là pour satisfaire le désir des hommes, et sont pensées comme devant être toujours disponibles.

A l'instar du ressenti de ce client, on peut citer le témoignage équivoque de deux autres « consommateurs » dans un film documentaire d'Hubert Dubois : « La prostituée est toujours

disponible et puis il y a du choix ! » lâche le chauffeur de taxi. « C'est ce que j'aime au bois de Boulogne : je peux faire mon tri », approuve son compagnon. Ils avouent venir ici entre six et dix heures par semaine, rouler au pas, examinant les dizaines de prostitué(e)s, travestis et transsexuels, originaires du monde entier, avant de se décider. « Le plaisir du voyeurisme est énorme », précise le copain qui ajoute : « Une fois qu'on a fait le circuit, qu'on y soit passé ou non, on dort bien ».

Le sentiment d'injustice mal orienté

Selon « *Un mec !* », dans le couple, l'un donne toujours plus sexuellement que l'autre, ce qui rend les individus malheureux, justifiant ainsi l'existence de la prostitution. Quel rapport interindividuel peut être qualifié de purement équitable dans la vie ? Il met cette remarque en rapport avec la personne prostituée qui, elle, fait tout pour lui, se donne entière, bref, incarne La Femme. Ce qui est tout à fait contradictoire puisque leur « relation » est elle-même purement inégalitaire.

De plus, « *Un mec !* » ajoute que la personne prostituée accompagne chacune de ses demandes d'un sourire dont il note lui-même qu'il est « probablement commercial, mais néanmoins convaincant ». Il veut croire au plaisir de sa partenaire pour se dédouaner de ne penser qu'au sien.

Il remarque également qu'elle est sexuellement experte, contrairement à beaucoup d'autres femmes de ses expériences passées. Il la compare à « un artisan qui a perfectionné sa maîtrise au fil du temps », associant à la prostitution la noblesse que confèrent les métiers d'artisanat, à la nostalgie de cet avant où nous consommions des produits uniques et non pas manufacturés, emplis du savoir acquis par l'expérience de leur auteur, donc réellement qualitatifs. Pourrait-on voir ici une certaine nostalgie de l'époque des maisons closes, où les femmes étaient pensées comme des

« professionnelles » de l'acte sexuel, affinant leur pratique au fil du temps et des clients ?

« *Un mec !* » se lance ensuite dans une diatribe contre le manque de connaissance des femmes au sujet du plaisir masculin (qu'il impute au machisme des hommes ainsi qu'au poids des institutions religieuses), avant d'ajouter que, finalement, lui-même, en sait peu sur le plaisir féminin. Il ira même jusqu'à ajouter que « tant de femmes grandissent sans le plaisir de la masturbation, dans l'idée que l'acte sexuel est sale ».

Cet homme, qui dit pourtant avoir fréquenté de nombreuses femmes - qu'il décrit comme loin d'avoir été « des puritaines fermées d'esprit » - projette ses propres illusions sur la gent féminine. En effet, selon l'étude « Contexte de la sexualité en France » (CSF) réalisée par l'INSERM et l'INED en 2006, « plus de 90 % des hommes disent avoir déjà pratiqué la masturbation, contre seulement 60 % des femmes. » Plus d'une femme sur deux semble déjà un nombre assez important d'individus, d'autant plus qu'on peut supposer que ce chiffre est sous-estimé, puisque de nombreux tabous demeurent encore très vivaces quant à la sexualité féminine. On peut supposer sans prendre de risques que cet écart est, dans la réalité, bien moins important.

Peut-être « *Un mec !* » ne connaît-il pas bien la sexualité féminine parce qu'elle n'existe pas dans les représentations : la sexualité telle qu'on la présente et connaît est toujours androcentrée. Dans la pornographie par exemple, la sexualité présentée est celle des hommes, montrée par des hommes et en référence à cette imprégnation phallocentrée des représentations sexuelles largement admises. De la même manière, tous les rapports sexuels montrés ou décrits suivent un déroulement type. Ils se terminent inéluctablement quand l'homme a éjaculé. Peu importe si la femme a pris du plaisir ou non.

Cette méconnaissance globale du sexe féminin demeure d'actualité, pour les hommes

mais aussi pour les femmes elles-mêmes, ainsi que chez nombre de spécialistes. A cet égard, on peut citer le célèbre aveu d'incompréhension de Freud, comparant la grande inconnue qu'est la sexualité féminine à un « continent noir ».

Après l'acte donc, « *Un mec !* » s'intéresse à la personne prostituée qu'il a sollicitée, et comprend qu'elle en est venue à exercer cette activité par contrainte économique. Il ne fait pourtant pas de commentaire à ce sujet, comme si le fait de se prostituer pour vivre était une excuse en soi, et pas une exploitation. « Originaire de Russie, elle avait étudié l'économie à l'université ; et après une enfilade de petits jobs ennuyeux et mal payés, elle s'était lancée (à son compte, selon elle) dans la prostitution ».

Il est intéressant que la fameuse activité diurne de mannequinat ait disparu dans la présentation que la jeune femme fait d'elle-même, alors que lorsqu'il l'a choisie sur internet, elle est présentée comme exerçant cette profession la journée et ne se prostituant que la nuit. Et pourtant, cela ne met pas du tout la puce à l'oreille du client.

Quand ils en viennent à aborder le sujet de ses autres clients, elle entretient sagement le fantasme de la prostitution choisie « Elle trouve la plupart des clients agréables, recherchant une rencontre érotique davantage qu'un esclavage sexuel. Elle-même trouve une certaine satisfaction dans le fait de pouvoir offrir à un autre un moment de détente et de plaisir ». En effet, dire l'inverse à un de ses clients ne serait pas très vendeur. Ces affirmations participent à entretenir le fantasme de la femme qui se prostitue parce qu'elle aime ça », et donc à dédouaner le client de tout scrupule, dommageable pour ce commerce.

Enfin, seulement à la fin de l'avant-dernier paragraphe, « *Un mec !* » annonce qu'il est impossible de savoir si son histoire est vraie et si elle est bien indépendante. On retrouve la

traditionnelle frontière entre prostitution forcée et prostitution dite « libre ». Avoir une relation sexuelle avec une personne prostituée en provenance d'un réseau, c'est mal, c'est de l'exploitation, mais avec une personne prostituée dite « libre », c'est tolérable, parce qu'elle fait ça de son plein gré. Il est curieux de constater que pour une grande majorité de personnes, le fait qu'un individu soit soumis à une contrainte économique n'est pas pensé comme impactant la liberté de ce même individu. Peu importe cette contrainte. Elle ne rentre pas en ligne de compte dans cette distinction permettant encore une fois de se déculpabiliser, de se désresponsabiliser, alors qu'une contrainte physique aurait été prise en considération sans autre forme de procès.

Cette dichotomie renvoie à l'amalgame fréquemment réalisé entre l'activité prostitutionnelle et les autres types d'activités, ayant le point commun d'être des moyens de subsistance. Or, la prostitution n'est en rien comparable à un métier, aussi aliénant soit-il, pour la simple et bonne raison qu'aucun métier n'utilise l'intimité physique de l'individu, qui relève de la sphère privée¹.

Les raccourcis intellectuels propageant et protégeant des idées fausses

« *Un mec !* » annonce ensuite souhaiter un cadre légal pour les personnes prostituées afin qu'elles puissent échapper aux réseaux : « *Au final, je pense préférer le système en vigueur en Allemagne ou aux Pays-Bas, laissant à chacun le soin de faire la part des choses* ». Malgré son « côté féministe », il démontre encore qu'il ne s'est pas intéressé à la question de la prostitution, en tout cas pas autrement qu'en tant que consommateur. Car c'est une idée fautive, malheureusement très répandue, de croire que la légalisation et l'encadrement de la prostitution entraînent une amélioration de la qualité de vie des personnes prostituées. Bien au contraire. Les différentes expériences de légalisation ont permis d'accroître le nombre de personnes prostituées, mais aussi de réseaux d'exploitation et de violences. Ainsi,

comme le montre Claudine Legardinier dans son dernier ouvrage : « (...)le développement d'un secteur légal a eu pour premier effet de booster le secteur illégal. Un rapport hollandais du RIEC montrait en 2010 que 17 % seulement des 2 600 petites annonces de prostitution dans la presse et sur internet émanaient du secteur légal. En clair, 83 % provenaient du secteur illégal, où n'est exercé aucun contrôle. Le bonus a clairement été pour les criminels, le malus pour les personnes prostituées. Non seulement la légalisation a entraîné une explosion de la prostitution et des trafics mais, de l'aveu même des autorités, les trafiquants sont parvenus à investir le secteur légal. En 2010, le chef de la police allemande faisait état de l'augmentation de la traite à des fins de prostitution dans le pays – 11 % sur un an, 70 % sur 5 ans – et notamment de celle des femmes d'Europe de l'Est et d'Afrique. En Suisse, les autorités s'émeuvent de la présence croissante de prostituées hongroises, jeunes, voire très jeunes, de la montée des filières rom de Roumanie et de l'essor des réseaux italiens et balkaniques. Partout, la police et les autorités dénoncent des marchés attractifs pour le crime organisé ».

Après cette assertion naïve et erronée, « *Un mec !* » relativise son propos : « D'un autre côté, je n'arrive pas à être totalement à l'aise avec l'idée que se payer une prostituée est un acte normal » : sa mauvaise conscience refait surface. Cependant, ce ne sera que très brièvement : dès la phrase suivante, il n'exclut pas de renouveler l'expérience.

L'autre justification employée par ce client consiste à rapporter le cas d'un de ses amis, escort-boy, qui lui a confié que sa clientèle (haut de gamme) ne cherchait pas seulement en lui un objet sexuel, mais « quelque chose de spécial », comme si cela suffisait à légitimer l'existence de cette activité. Surtout que le propos de son ami n'est absolument pas relativisé, ni resitué dans son contexte ; ainsi, l'expérience d'un seul individu (dont on ne sait rien) suffit pour

justifier l'existence de tous ceux qui exercent cette activité.

« Au final, je trouve qu'il est facile de regarder la prostitution en choisissant le camp des pieux, mais qu'il serait plus pertinent de regarder au-delà des clichés et des scandales qui font vivre la presse à sensation. Avant toute chose, je voudrais qu'on place le respect de la personne prostituée au centre du débat, qu'on défende ou qu'on vilipende le milieu des *escorts*. »

L'article de cet homme a précisément été choisi car il porte à lui seul une quantité non négligeable de clichés quant à la prostitution. En effet, comme beaucoup, il prétend s'exprimer au nom du bien-être des personnes prostituées alors qu'il n'en a fréquenté qu'une, une seule fois. Son expérience (qu'il qualifie lui-même de courte) n'a tourné qu'autour de lui et, de toute évidence, il ne s'est jamais intéressé à la question.

Ce qui est véritablement facile, ce n'est pas de se situer dans le camp des pieux, mais dans celui des ignorants.

L'égoïsme typique du client

Dans cet article, outre les expressions qui parlent littéralement de lui, de ses sentiments, son expérience, ses idées, « *Un mec !* » utilise presque 70 fois sur 81 lignes des pronoms personnels ramenant directement à sa propre personne, contre 24 fois pour faire référence à la personne prostituée.

Ici, le champ lexical majeur est donc majoritairement celui de l'égoïsme ; toute l'expérience tourne en réalité autour de lui : « Une fois mon choix effectué, tel un Siddharta curieux de mieux se connaître, je pris rendez-vous pour le soir-même, partagé entre un malaise éthique et une excitation presque animale à l'idée d'explorer un aspect très polémique de notre société, mais aussi de ma propre sexualité ».

La personne prostituée n'est ici qu'un moyen de satisfaire un besoin, une curiosité ; elle n'est même pas mentionnée, l'accent est uniquement mis sur ce que cette situation fait naître et va provoquer chez cet homme.

« Ce qui différencie réellement notre soirée de toutes mes expériences passées fut la nette prédominance de mes désirs sur les siens. » Le client lui-même est conscient du fait que ce moment est dédié à sa seule personne, son désir, son plaisir, comme il le dit littéralement. Les guillemets qu'il utilise pour encadrer le mot « relations » sont clairement évocateurs : il a bien compris qu'il ne s'agissait pas d'une « relation sexuelle », dans le sens où le terme de « relation » implique une action réciproque, qui n'a pas lieu lors de son expérience avec l'escort-girl, mais bien d'une relation unilatérale, entièrement dirigée vers lui.

Le titre est d'ailleurs particulièrement éloquent : « J'ai testé pour vous... coucher avec une escort-girl », reprenant la formule usuelle des consommateurs partageant leur expérience au sujet d'un produit quelconque : c'est la version « prostitution » des magazines de consommateurs.

Comme tous les clients, il laisse son désir sexuel, l'attrait de la jouissance immédiate, bref, il laisse le consommateur-type en lui prendre le dessus sur sa mauvaise conscience et le sentiment que cet acte n'est pas juste. Des enquêtes² montrent l'indifférence morale qui caractérise beaucoup d'entre eux. Une seule chose les intéresse : obtenir ce qu'ils veulent, et au moindre prix. « Quand je mange un bifteck, je ne me demande pas si la vache a souffert³ », dit un client interrogé sur le risque d'exploiter une victime de la traite. Le plaisir du client prime toujours sur tout le reste. Julia O'Connell Davidson montre que « ce type d'indifférence morale est au fond très bien acceptée dans les sociétés de marché. On attend généralement des acheteurs qu'ils agissent en fonction de leur intérêt propre sans se sentir liés à ceux qui fabriquent les produits

qu'ils achètent ni assumer d'obligation morale à leur égard ».

Tout client dans son expérience avec une personne prostituée parle en réalité de lui, tout le rapport est un rapport à lui, et non pas un rapport interindividuel. La personne prostituée n'est que l'objet par lequel le client se confronte à sa propre sexualité, à sa personnalité, à lui-même, et assume d'être pleinement un homme - comme le dépeignent les représentations communes du masculin, c'est-à-dire avec des besoins irrépressibles que satisfont les femmes mises à disposition dans ce but.

Les conclusions du client sont donc les suivantes : à la question est-ce qu'il regrette de s'être autorisé à « utiliser » un autre être humain pour son simple plaisir ?(sic) il répond : « Oui et non ». Cette expérience a été pour lui « fascinante et plaisante, et [il] reste persuadé que la prostitution peut être pratiquée dans le respect mutuel ». Il *reste* persuadé ; donc, il l'était déjà auparavant, ce qui remet quelque peu en cause sa présentation comme ayant été éduqué par une mère féministe anti-prostitution ainsi que sa description de lui-même et de son « côté féministe » obtenu par cette éducation.

De plus, il considère que la prostitution peut être exercée dans le respect mutuel alors même qu'il est tout à fait conscient qu'elle implique automatiquement une relation unilatérale, comme lui-même l'a précédemment noté. Où y a-t-il eu du respect dans son expérience ? Il dit lui-même que, d'une part, le « rapport » sexuel était en réalité complètement tourné vers son propre plaisir et absolument pas celui de la personne prostituée, d'autre part, qu'elle est poussée à se prostituer par la contrainte économique, et enfin qu'il ne peut pas être sûr qu'elle exerce « librement ». Où réside ce fameux respect mutuel dont il est si sûr qu'il existe ?

Le monde fantasmatico-narcissique du client

Il est significatif qu'« *Un mec !* » n'arrive pas à nommer la personne prostituée dont il sollicite les services comme telle ; à ce terme, pourtant exact, il préfère un vocabulaire de l'ordre de l'affectif pour la désigner. « Compagne » est le mot qu'il utilise le plus, mais toujours avec des guillemets, pour faire comprendre qu'il est conscient qu'il ne s'agissait à aucun moment d'une relation de type normal, et que cette femme n'a jamais été envisagée comme une potentielle compagne. Il emploie ensuite surtout le terme de « femme », et très peu celui d'« escort-girl/escort », une fois pour parler d'elle, mais dans la mesure où il ne souhaite de toute évidence pas être trop redondant, les autres fois pour parler des personnes prostituées de manière abstraite.

L'autre champ lexical dominant est celui du fantasme, de l'idéal érotique, de l'archétype de la féminité incarnée : « La rencontre fut simple et agréable » ; « La femme qui m'ouvrit sa porte était gracieuse, charmante, loin d'être vulgaire, souriante, et je fus tout de suite à l'aise » ; « Respectueuse, douce et érotique à la fois » ; « sublime maîtrise de certains actes sexuels ».

« *Un mec !* » vit un rêve éveillé, il est complètement subjugué par sa « compagne » qu'il compare comme on a vu à un artisan et qu'il qualifie de « belle, douce, intelligente », s'estimant même « privilégié de l'avoir rencontrée ». La rencontre a lieu dans un cadre exceptionnel (« packaging luxueux et appartement avec vue »), elle est accompagnée de champagne, l'atmosphère est propice à tous les fantasmes, la femme est disponible : « cette femme s'offrit sans limite et sans malaise pour satisfaire mes désirs », sexuellement très attirante mais pas vulgaire : « *Un mec !* » a en fait vécu un porno chic en vrai.

Les maigres soupçons de doute qui ressurgissent à quelques reprises dans son texte sont donc complètement effacés par cette

sensation première – très narcissique – de vivre un véritable fantasme, aseptisé, maîtrisé et réunissant tous les clichés du masculin et du féminin, à l'instar d'un film pornographique entièrement dédié à sa personne.

Le cruel manque d'empathie

L'homme qui raconte son expérience ici provient d'un milieu social privilégié (il habite Londres, lors de ses 25 ans, fait état d'un langage châtié, et a les moyens de se payer une personne prostituée dont les tarifs sont de l'ordre de 2 000€ la nuit). Bon représentant des mentalités capitalistes contemporaines, acheter un corps n'est finalement pour lui qu'une action comme une autre, malgré son unique phrase indiquant que cela le dérange un peu.

Cet acte est l'illustration même de la théorie du don et du contre-don de l'anthropologue Marcel Mauss. Il montre l'existence dans une relation interpersonnelle, lors d'un échange entre individus, de cette double obligation de donner et de rendre, à hauteur de ce que l'on a reçu/donné. Ces mouvements sont à la fois volontaires et obligatoires, car les dédaigner signifie s'extraire du système et par extension, s'extirper de la relation à l'autre, donc refuser de se lier à lui. Plus encore, cela revient à s'avouer vaincu et ainsi, surtout même, à perdre la face.

La relation s'instaurant entre le client et la personne prostituée est ainsi faite : comme lorsqu'il s'agit d'une quelconque marchandise, le client entre en interaction avec le vendeur pour acquérir un bien. En payant, il a l'illusion d'être juste quant à ce qu'il doit à la personne avec qui il entretient un échange marchand ; c'est à cette seule condition qu'il peut repartir la conscience tranquille, et parfois même avec l'impression d'avoir aidé la personne prostituée.

En conclusion...

Depuis quelques années maintenant, les enquêtes menées sur la prostitution tendent à

se rapprocher du client, à essayer de comprendre qui il est, tentant de trouver un dénominateur commun à tous ces hommes consommateurs de prostitution et, en apparence, si différents (catégorie socio-professionnelle, état marital, âge, etc.).

La réponse à cette énigmatique question, le mystérieux point commun à tous ces êtres, semble se profiler : ce sont des hommes. Déçu ? Normal, c'est une évidence. Ce qui l'est moins en revanche, c'est la précision suivante : c'est parce qu'ils sont hommes (qu'ils sont éduqués comme tels, qu'ils évoluent dans un monde de représentations culturelles les renforçant dans cette typification des genres⁴) qu'ils se sentent en droit de consommer d'autres êtres, en particulier des femmes (également éduquées comme telles et évoluant aussi dans ce monde de représentations sexuées, donc acceptant de façon consciente ou non leur sort de dominées et de potentiels objets).

C'est la théorie de Bourdieu sur la domination réduite à son plus simple appareil. Pour qu'un système de domination fonctionne, il faut que deux conditions majeures soient réunies : d'une part, que les dominants acceptent et revendiquent leur position de dominants comme normale, allant de soi. Et d'autre part, ce qui est sans doute la partie la plus accablante de ce triste constat, que les dominés eux-mêmes acceptent leur sort et la domination des dominants comme *naturelle*. C'est pourquoi ce n'est pas dans les catégories-socio professionnelles ou dans les différentes générations qu'il faut chercher la racine de ce qui pousse les hommes à consommer les femmes ; c'est dans les représentations anthropologiques de ce qu'est un homme et de ce qu'est une femme.

Françoise Héritier montre, notamment dans ses deux tomes *Masculin/Féminin* que l'observation de la différence des sexes est à l'origine de toute pensée. Radka Radimska résume admirablement son propos : « La réflexion des hommes ne peut être fondée que

sur ce qui leur était donné à observer de plus proche : le corps est le milieu dans lequel il est plongé ; or, le caractère ultime et le plus marquant du corps humain, c'est la différence des sexes et le rôle différent des sexes dans la reproduction. Toutes les oppositions créées par la raison humaine sont alors inscrites dans les grilles de classement à deux pôles : masculin et féminin, et on peut trouver ces deux pôles dans tous les systèmes de représentation qui opposent des valeurs concrètes ou abstraites (F. Héritier cite des oppositions fondamentales comme chaud/froid, sec/humide, haut/bas, inférieur/supérieur, clair/sombre). »

C'est ainsi que F. Héritier met au jour la notion de « valence différentielle des sexes », système montrant que la valeur accordée aux sujets et aux objets diffère en fonction de l'identité sexuelle qui leur est attribuée ; ce qui est connoté comme masculin est traditionnellement valorisé au détriment de ce qui est connoté comme féminin. Par exemple, ceci explique que des activités typiquement pensées comme féminines telles que la cuisine ou la couture se voient représentées à leur plus haut niveau par des hommes (grands chefs étoilés, célèbres couturiers de mode) puisque, dès lors qu'on est dans le domaine de l'excellence, on se situe du côté du masculin. Les vulgaires travaux quotidiens de cuisine et de reprisage des chaussettes, eux, reviennent aux femmes. Ainsi, dès sa naissance, l'humanité s'inscrit dans une pensée asymétrique du féminin et du masculin.

En ce qui concerne plus expressément la prostitution, Françoise Héritier note de manière limpide ce retournement de situation permettant de masquer cette relation inégale par essence : « Dire que les femmes ont le droit de se vendre, c'est masquer que les hommes ont le droit de les acheter ». C'est masquer aussi qu'aux fondements mêmes des représentations anthropologiques, les hommes sont sujets, alors que les femmes sont déjà objets, que l'on échange contre des femmes d'autres groupes (pour renouveler le stock

génétique), ou contre des objets (si le ratio hommes/femmes au sein du groupe est disproportionné)⁵.

Claudine Legardinier écrit « Loin d'être le produit de "la nature" qu'il prétend être, le prostitué [=le client] serait surtout celui de sa culture ». Ainsi, les clients de la prostitution ont en commun d'être dépositaires de ces millénaires de représentations dénigrant le féminin. A l'époque moderne, ces représentations destructrices sont couplées avec l'idéologie marchande, qui les redouble. Ceci aggrave les perceptions déjà dépréciatives sur les femmes, mais aussi sur les hommes, inscrivant chacun dans des rôles sexués qui, finalement, ne leur apportent pas le bien-être auquel ils pourraient avoir accès dans une situation plus égalitaire⁶.

Lutter contre cet état de fait est possible, comme en témoignent les évolutions des statuts et des droits féminins de par le monde. Cependant, le chemin à parcourir reste encore très long. « Quand on aura appris aux hommes et aux femmes à s'entendre, à se respecter et à ne pas avoir honte du sexe, on n'aura plus besoin de prostituées », résume Gabrielle Partenza, présidente de l'association *Avec Nos Aînées* (ANA). Le Protocole de Palerme, dont les conclusions ont été maintes fois reprises, préconisait dès 2000, sous l'égide des Nations Unies, la mise en place de recherches, de campagnes d'informations ciblées, et, surtout, d'éducation à l'égalité de genre, pour enrayer la demande de prostitution. De plus, ce Protocole établit clairement un lien entre cette demande des clients, l'exploitation et la traite des êtres humains.

Le premier client dont l'histoire a retenu le nom, Enkidu, un des personnages centraux de *Gilgamesh* (le plus ancien roman de l'histoire, datant de l'époque mésopotamienne, fin du III^{ème} millénaire avant J.C), créé par les dieux et élevé par des animaux, accède à l'humanité en ayant des relations sexuelles avec une personne prostituée (dont l'auteur n'a pas pris la peine de mentionner le nom ni la

parole). Aujourd'hui, il est important d'éduquer les (potentiels) clients, qui accéderont pleinement à ce statut d'humanité - au sens de philanthropie - à condition de prendre conscience que leurs actes ne sont que la répétition intemporelle d'une terrible inégalité première, qui n'a absolument rien de *naturel*.

Sources

- « J'ai testé pour vous... coucher avec une escort-girl », « *Un mec !* », *Madmoizelle*, 29 février 2012.
- Bajos N., Bozon M., Belzer N., *Enquête sur la sexualité en France : Pratiques, genres et santé*, Institut national de la santé et de la recherche médicale (INSERM), Institut national des études démographiques (INED), Ed. La Découverte, 2006.
- Chaleil M., *Prostitution, Le désir mystifié*, Ed. L'Aventurine, Paris, 2002.
- Dubois H., Brunet E., *Les clients*, film documentaire 52 minutes, 2006.
- Fondation Scelles, Wahnoun C., *L'image de la prostitution dans les médias*, Fiche thématique du CRIDES, janvier 2004.
- Héritier F., *Masculin/Féminin*, Ed. Odile Jacob, Paris, 1996.
- Héritier F., Perrot M., Agacinski S., Bacharan N., *La plus belle histoire des femmes*, Ed. Seuil, 2011.
- Legardinier C., « Prostitueurs, état des lieux », *Prostitution et Société*, n°163, octobre 2009.
- Legardinier C., *Le plus vieux métier du monde*, Ed. Les points sur les i, Paris, 2012.
- Mansson S.A., *L'homme dans le commerce du sexe*, Université de Lund, 1987.
- O'Connell Davidson J., « The Sex Tourist, the Expatriate, his ex-Wife and her 'Other' : the Politics of Loss, Difference and Desire »,

Sexualities, Vol.4, No.1, 2001.

- Radimska R., « La différence des sexes en tant que fondement de la vision et de la division du monde », *Sens public*, 06 octobre

2003.

- RIEC Noord Holland, *Methodiek 'Inzicht in prostitutiebranche'*, 19 octobre 2010.

¹ Pour une plus importante analyse de cette confusion, voir l'article sur la presse écrite francophone et la prostitution.

² Legardinier Cl., « Prostitueurs, état des lieux », *Prostitution et Société*, n°163, octobre 2009.

³ *Les clients*, documentaire d'Hubert Dubois et Elsa Brunet, 2006.

⁴ De très nombreuses études montrent les différences de traitements prodigués aux bébés dès la naissance selon leur sexe - et durant toute la vie - afin de les inscrire dans une identité de genre bien définie ; à ce sujet, voir notamment les travaux de Françoise Héritier, Elena Belotti, Christian Baudelot & Roger Estabiet, *L'Introduction aux études sur le genre*, L. Bereni, S. Chauvin, A. Jaunait, A. Revillard, De Boeck, Bruxelles, 2012, ou encore l'article de Françoise Vouillot « Construction et affirmation de l'identité sexuée et sexuelle : éléments d'analyse de la division sexuée de l'orientation », *L'orientation scolaire et professionnelle*, 31/4 | 2002, 485-494 : « La construction de l'identité sexuée est la résultante de l'interaction entre facteurs biologiques, influence normative culturelle (médiatisée par l'éducation et la socialisation) et activité structurante du sujet qui implique sa capacité mais aussi son désir d'être comme on attend qu'il soit. »

⁵ Cf. les travaux de Claude Lévi-Strauss.

⁶ Cf. l'étude réalisée par la Fabrique Spinoza, dont les conclusions montrent qu'« Œuvrer à un rééquilibrage des relations femmes-hommes, c'est donc œuvrer pour le bien-être collectif. Les hommes seraient tout autant bénéficiaires des mesures proposées. »

<http://www.fabriquespinoza.org/2012/07/rapport-40-propositions-pour-une-amelioration-des-relations-femmes-hommes/>